
L'idée de la philosophie

Denis Moreau

« La philosophie que je cherche [...] n'est rien d'autre que la connaissance de ces vérités qu'on peut apercevoir par la lumière naturelle et qui peuvent être utiles aux activités humaines: et il n'y a pas d'étude plus honnête, plus digne de l'homme, il n'y en a pas qui puisse être plus utile en cette vie ».

Descartes, *Lettre à Voet*, AT VIII, 26.

« La philosophie vient [...] toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle n'apparaît qu'à l'époque où la réalité a achevé les processus de sa formation et s'est accomplie. [...] Il faut attendre que la réalité ait atteint sa maturité pour que l'idéal apparaisse en face du réel, saisisse le monde dans sa substance et le reconstruise sous la forme d'un empire intellectuel. Lorsque la philosophie peint son gris sur du gris, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir avec du gris sur du gris, mais seulement connaître. La chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit ».

Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Préface (trad. R. Derathé)

Si Hegel a raison, la philosophie est proche de l'épuisement lorsqu'elle devient son propre objet et que ceux qui la pratiquent posent de façon systématique et répétée – comme nous, modernes – la question « qu'est-ce que la philosophie? ». Dans cette optique, Descartes apparaît en revanche comme un de ces penseurs vigoureux qui échappent au syndrome de la chouette de Minerve: il fit de la philosophie, édifia une philosophie mais ne se préoccupa que sur le tard, en une unique occasion, de préciser la nature de cette activité.

On peut s'étonner de ce silence, voire déplorer cette relative incapacité à proposer la théorie de sa pratique intellectuelle. On peut aussi voir dans cette rareté des interrogations réflexives un signe de verneur et de bonne santé spéculatives, qui conduira même à une certaine nostalgie de ce XVII^e siècle où un esprit brillant, ambitieux et désireux de philosopher savait d'emblée qu'il avait mieux à faire que d'ajouter du gris sur du gris. Dans tous les cas, réfléchir sur

l'idée de la philosophie chez Descartes amènera moins à s'interroger sur une essence toute constituée dont la position préalable déterminerait d'emblée la nature, les contenus et les limites de la réflexion philosophique qu'à restituer un processus en étudiant le dynamisme d'une pensée se faisant.

I. La philosophie

1. La critique des philosophes et de la philosophie

L'attitude de Descartes vis-à-vis des philosophes et de la philosophie connut apparemment une certaine évolution. Il passa d'une posture de jeunesse principalement critique – visible par exemple dans les *Regulae* et le début du *Discours* – à l'acceptation de la fonction de philosophe et à la promotion d'une philosophie, la sienne, face à d'autres qu'il estimait dorénavant périmées.

Dans les années 1620, le jeune homme frais émoulu de La Flèche se trouvait dans un état d'esprit où le désir de trouver la vérité et l'espérance placée dans une figure idéale, voire idéalisée, de la philosophie le disputaient à la déception entraînée par les premières rencontres avec les philosophies constituées et les philosophes de profession. Une série de textes fameux, souvent violents, expriment cette déception¹ : ils dénoncent le caractère incertain, au mieux probable, des résultats obtenus jusque là en philosophie, condamnent la verbosité et le formalisme creux des discours des philosophes, déplorent la servilité intellectuelle des représentants des différentes écoles et les disputes interminables qui les opposent, regrettent les contradictions entre la théorie et la pratique ainsi que la dimension exclusivement spéculative de réflexions philosophiques sans répercussions sur la vie concrète, et se désolent pour finir que « ceux qui font profession d'être philosophes sont souvent moins sages et moins raisonnables que d'autres qui ne se sont jamais appliqués à cette étude² ».

Ces textes ne doivent pas toutefois laisser penser que Descartes succombe aux facilités de l'anti-philosophisme à tous crins. Leur fonction est également d'accuser l'écart entre les philosophies existantes et les philosophes qui les ont constituées d'une part, et d'autre part la figure idéale de la philosophie désirée, dont ces critiques et reproches accumulés suggèrent par contraste les principales déterminations. Cette philosophie désirée que Descartes, en une sorte de pléonasmie rendu nécessaire par les errances de ses prédécesseurs, désigne parfois comme la « vraie philosophie³ » sera donc autant que possible

1. Sur la déception comme « fond sur lequel se développèrent les démarches cartésiennes », voir F. Alquié, *La Découverte métaphysique de l'homme chez Descartes*, I, 1.

2. *L.-Préf. des Principes* (voir plus bas pour une présentation de ce texte), AT IX, 4. Parmi ces textes cartésiens, voir par ex. les deux premières parties du *Discours*, les *Regulae*, la *Lettre à Voet*, AT VIII, 26-27.

3. Par ex. à *Mersenne*, 20 novembre 1629, AT I, 81 ; *L.-Préf.*, AT IX, 14.

certaine, comme le sont les mathématiques où le jeune Descartes vit un modèle à suivre en philosophie¹ ; de cette certitude découlera une adhésion générale, qui fera cesser les controverses et disposera donc les esprits « à la douceur et à la concorde² » ; cette philosophie sera enfin « utile » car la théorie et la spéculation déboucheront sur une pensée « pratique » qui améliorera l'existence des hommes et les rendra effectivement plus « sages³ ».

Cette critique intransigeante des philosophies déjà constituées ne signifie pas davantage que Descartes souhaite à tout prix faire preuve d'originalité ou innover dans le domaine philosophique. La constitution de la vraie philosophie exige certes de passer par le moment du doute radical, ce geste qui rejette aussi complètement que possible mon passé intellectuel et les opinions qui m'ont été inculquées. Mais au niveau collectif comme au plan individuel, ce geste de déblaiement détermine aussi un retour à l'originaire (c'est-à-dire, dans le lexique de Descartes et de ses traducteurs, aux « semences de vérités », « premières notions » ou encore « idées innées » présentes en mon esprit⁴) oublié ou caché au cours des dérives et des erreurs qui firent l'histoire de la philosophie. De là des déclarations qui, sans rien changer au dédain pour l'érudition et la connaissance historique affiché à l'accoutumée par Descartes⁵, rectifient l'image convenue d'un penseur oublieux du passé et doivent elles aussi être prises en compte pour apprécier la nature du projet philosophique cartésien : « [ma] philosophie n'est pas nouvelle, mais la plus ancienne et la plus commune qui puisse être⁶ » ; « je ne suis nullement de l'humeur de ceux qui désirent que leurs opinions paraissent nouvelles⁷ ».

2. La définition cartésienne de la philosophie ; la sagesse

De façon étonnante (et si l'on fait abstraction des occurrences critiques qui viennent d'être signalées), le mot *philosophie* et les termes de la même famille sont peu utilisés par Descartes, notamment dans ses textes « techniques » et

1. *DM* II, AT VI, 19.

2. *L.-Préf.*, AT IX, 18.

3. Voir le fameux passage du *Discours*, VI, AT VI, 61-62 : « il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et [au] lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique par laquelle [nous pourrions] nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé [...] il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici ».

4. Voir par ex. la *Règle IV*, AT X, 373.

5. Voir par ex. les premières pages de la *Recherche de la vérité par la lumière naturelle* (œuvre posthume, inachevée et de datation incertaine), AT X, 495 sq.

6. *Princ.* IV, 200.

7. *À Mesland*, 2 mai 1644, AT IV, 113.

non polémiques destinés à un public déjà intellectuellement aguerri. L'exemple du maître-ouvrage de Descartes, les *Méditations*, est spécialement frappant en ce sens : si l'on excepte le titre et les pièces liminaires¹, le substantif « philosophie » (en latin : *philosophia*), le verbe « philosopher » (*philosophari*) ou l'adjectif « philosophique » (*philosophicus*) ne figurent pas dans le texte latin paru en 1641. On y trouve certes une (dans le texte latin) ou deux (dans la traduction du duc de Luynes parue en 1647) occurrences du mot « philosophes » (*philosophi*)² mais elles amènent en quelque manière un effet de distanciation puisqu'elles ne font que signaler les usages lexicaux d'une corporation à laquelle Descartes ne revendique pas d'appartenir.

Descartes ne laissa pas néanmoins la notion de « philosophie » inexplicitée. À une occasion au moins, il prit la peine de donner sa définition de la « philosophie » et d'exposer de façon détaillée comment il la concevait : ce fut dans la *Lettre-Préface des Principes de la Philosophie* publiée en 1647 avec la traduction française de cet ouvrage dont la version latine de 1644 n'avait pas suscité chez les doctes l'adhésion escomptée, ce qui fournit à Descartes l'occasion de récapituler et de défendre les principaux éléments de sa pensée dans un texte en forme de bilan manifestement conçu pour des lecteurs non-spécialistes. À la manière des définitions philosophiques telles que les concevait Kant³, cette définition n'est donc pas proposée de façon inaugurale, comme un but antéposé une fois pour toutes dont la visée orienterait l'avancée du philosophe ou cadennasserait le cheminement du lecteur, mais elle apparaît tardivement, de façon presque terminale dans le parcours de Descartes, alors que sa « philosophie » est déjà en grande partie constituée et offerte au public. Georges Canguilhem expliquait (dans un cours inédit de 1959-1960) que la méthode cartésienne était avant tout la « conscience de la science », la prise de conscience de la façon dont la science a été produite ; de même, la conception cartésienne de la « philosophie » n'est sans doute susceptible d'être pleinement mise au jour qu'une fois cette philosophie largement réalisée.

La définition cartésienne de la philosophie est d'allure classique : « ce mot Philosophie signifie l'étude de la Sagesse », « la sagesse dont la philosophie est l'étude⁴ ». Sans s'engager dans une de ces régressions définitionnelles

1. Le titre latin donné aux *Méditations* en 1641 est *Meditationes de prima philosophia, Méditations de philosophie première*. Pour les pièces liminaires, voir notamment *À Messieurs les Doyen et Docteurs et Au lecteur*.

2. AT VII, 63 pour le latin ; AT IX, 32 (« cette réalité que les philosophes appellent actuelle ou formelle ») et IX, 50 (« cette quantité que les philosophes appellent vulgairement la quantité continue ») pour le français.

3. *Critique de la raison pure, Discipline, Des définitions*, AK, III, p. 477-480.

4. *L.-Préf.*, AT IX, 2 et 4. C'est ici l'occasion du premier d'un des nombreux rapprochements susceptibles d'être opérés, dans le cadre de cette étude, entre Descartes et le stoïcisme : voir Cicéron, *De Officiis*, II, 2, 5, où la philosophie est également définie comme étude de la sagesse, *studium sapientie*.

interminables contre lesquelles met en garde la *Deuxième Méditation*¹, il convient de préciser ce qu'est la « sagesse » en question : « par la Sagesse on n'entend pas seulement la prudence² dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé, et l'invention de tous les arts³ ».

La distinction entre philosophie et sagesse qui apparaît dans ces textes est elle aussi classique. Elle figurait par exemple chez des auteurs stoïciens appréciés de Descartes⁴, qui présentaient la sagesse comme un achèvement, le but à atteindre, et la philosophie comme le cheminement vers ce but, l'effort tendu vers lui⁵. Nous verrons cependant que chez Descartes, comme d'ailleurs pour les stoïciens, il ne faut pas instaurer une coupure ou un saut trop marqués entre la philosophie comme activité et la sagesse comme but à atteindre, dans la mesure où la pratique de la première est déjà une participation à la seconde.

En définissant la sagesse comme connaissance et en insistant sur ses implications dans la conduite de la vie tout en refusant de la réduire à la seule « prudence », Descartes conteste enfin la distinction tranchée parfois établie, aujourd'hui comme alors⁶, entre la « science », la « théorie » d'une part et la « pratique », la sagesse réduite à ses implications existentielles d'autre part.

Sur le fond, Descartes reste donc ici fidèle à l'idée classique, antique pourrait-on dire, de la philosophie, celle que Pierre Hadot rappela et défendit⁷ : la philosophie est un mode de vie qui résulte d'une connaissance acquise et l'exprime, elle unit indissociablement théorie et pratique, possède à la fois une dimension cognitive et une dimension existentielle, s'inscrit aussi bien dans l'ordre de la spéculation que dans celui de l'action. Cette conception de la philosophie amène à dénoncer deux réductions ou dérives symétriques, également fautives au regard de l'idée de la « vraie philosophie ».

La première serait la réduction théoricienne, qui ferait de la philosophie une activité exclusivement spéculative. Descartes la rejette catégoriquement dans le fameux passage déjà cité de la *Sixième partie* du *Discours* où il insiste sur l'utilité, les applications pratiques et les commodités techniques qu'on est en droit

1. AT IX, 20.

2. Au sens de la *phronesis* d'Aristote : la sagesse pratique, la capacité à appliquer correctement des règles morales dans les diverses circonstances de la vie.

3. *L.-Préf.*, AT IX, 2. « Art » signifie ici « technique ». Le concept de « sagesse » est présent du début (*Règle I*, AT X, 360) à la fin (*Passions*, art. 152, 211, 212) de l'œuvre cartésienne.

4. Qui n'adhérerait pas toutefois à l'ensemble des thèses stoïciennes : voir par ex. sa critique de Sénèque, à *Élisabeth*, 18 août 1645, AT IV, 271-278.

5. Sur la tradition qui distingue « sagesse » et « philosophie » voir M. Dixsaut, *Le Naturel philosophe*, Paris, Les Belles-Lettres/Vrin, 1994, p. 43 et *sqq.* Pour les Stoïciens, voir Cicéron, *loc. cit.* ; Sénèque, *Lettre 89*, 4-5.

6. Pour les contemporains de Descartes, voir par ex. P. Charron, *De la Sagesse*, III, 14, rééd. Paris, Fayard, 1986, p. 687-693 ; Montaigne, *Essais I*, 25, *passim*.

7. De P. Hadot, voir par ex. *Qu'est-ce que la philosophie antique?* Paris, Gallimard, Folio, 1995 (sur Descartes, voir les p. 392-399).

d'attendre de sa propre philosophie. Descartes promet donc une philosophie qui peut à proprement parler « changer la vie », aussi bien *ma* vie, au niveau individuel (ce sera par exemple le rôle de la médecine et de la morale) que la vie des hommes en général sur un plan collectif ou « politique¹ », notamment grâce à l'aménagement du monde que permettent les progrès techniques réalisés à l'aide la philosophie.

La seconde dérive concerne ceux qui réduisent la sagesse à la « prudence dans les affaires », c'est-à-dire promeuvent une conception platement utilitariste de la philosophie, qui, toute gouvernée par le désir d'obtenir des résultats utiles et immédiatement applicables, ignorerait les recherches théoriques qui doivent les précéder, négligerait le savoir et les difficultés rencontrées pour le constituer, et réduirait par commodité et paresse intellectuelle cette philosophie à un art de vivre probabiliste décliné en quelques conseils de bon sens pour orienter sa vie. Contre cette fascination pour le « concret », qui est aussi une des formes de la précipitation, Descartes rappelle que, toute tendue qu'elle soit vers ses applications pratiques, la philosophie ne peut en aucun cas se passer de l'assise que leur procure une théorie assurée. Cette exigence générale d'assurance n'empêche pas que la certitude puisse prendre différentes formes, et que la clarté et la distinction requises en philosophie ne se réalisent pas de la même manière suivant les domaines où on veut les obtenir².

Mutatis mutandis, on peut donc appliquer à la philosophie telle que la présente Descartes la formule par laquelle il caractérisait sa méthode: elle consiste autant « en pratique qu'en théorie³ ».

3. Philosophie, mathématiques, théologie

On achèvera cette présentation générale de la « philosophie » telle que Descartes la conçoit en précisant sa nature de façon différentielle, par opposition à d'autres disciplines ou types de discours dont elle se distingue. S'il

1. Voir ci-après la contribution de Denis Kambouchner.

2. Descartes distingue ainsi d'une part la certitude métaphysique (« lorsque nous pensons qu'il n'est aucunement possible que la chose soit autre que nous la jugeons ») qui porte sur « la mathématique [...] la connaissance que nous avons qu'il y a des corps dans le monde [et] toutes les choses qui peuvent être démontrées, touchant ces corps, par les principes de la mathématique ou par d'autres aussi évidents et certains »; et d'autre part la certitude morale « c'est-à-dire suffisante pour régler nos mœurs, ou aussi grande que celle des choses dont nous n'avons point coutume de douter touchant la conduite de la vie, bien que nous sachions qu'il peut se faire, absolument parlant, qu'elles soient fausses » (*Princ.* IV, 205-206). La question reste ouverte de savoir si, dans le cadre défini par cette distinction explicitement opérée par Descartes, il convient de différencier des degrés de certitude, comme certains textes semblent inviter à le faire pour la certitude « métaphysique » (voir par ex. à *Mersenne*, 25 novembre 1630, AT I, 181-182: l'existence de Dieu telle que Descartes la démontre est « plus certaine » que les vérités géométriques).

3. À *Mersenne*, mars 1637, AT I, 349.

n'est pas question d'être ici exhaustif (la philosophie n'est pas l'histoire, ni la géographie, ni le droit, ni la poésie, etc.) on dégagera quelques éléments définitoires essentiels en examinant les rapports de la philosophie aux mathématiques et à la théologie.

Les mathématiques accoutument aux démonstrations rigoureuses et aux connaissances certaines, si bien que Descartes les considère comme une excellente propédeutique à la philosophie¹. En tant qu'elles sont une discipline de l'ordre et de la mesure, elles fournissent également un modèle méthodique que Descartes conceptualise avec le thème de la *mathesis universalis*². Néanmoins, comme nous allons le voir, les mathématiques n'apparaissent pas dans les dénombrements cartésiens des parties et des disciplines qui constituent la philosophie. Cette exclusion des mathématiques hors du champ de la philosophie n'est pas aisée à justifier³. On peut faire l'hypothèse que la philosophie est du point de vue de Descartes un savoir portant sur ce qui existe, sur le réel et non sur le possible⁴. Or les mathématiques sont une science « abstraite⁵ » dont les objets se réduisent à de pures idéalités : la philosophie en tant que telle n'a donc pas à s'en préoccuper – sinon en s'interrogeant sur le mode d'existence « idéal » des idéalités mathématiques, le statut ontologique des idées, comme le fait par exemple la *Troisième Méditation*. La philosophie ainsi entendue comme science de l'existant n'ignorera pas pour autant les mathématiques, puisqu'elle les appliquera à la connaissance du monde réel : ainsi s'élabore la « physique mathématique » de Descartes qui se distingue de la mathématique « abstraite » en ce qu'elle permet « l'explication des phénomènes de la nature⁶ ».

La conception cartésienne des rapports entre philosophie et théologie se révèle complexe dès qu'on l'envisage de façon détaillée, mais une série de textes⁷ précise en revanche sans ambiguïté les principales distinctions opérées par Descartes entre ces deux disciplines. La formule de saint Augustin⁸ citée par Arnauld dans ses *Quatrièmes Objections*⁹ les synthétise : « ce que nous savons

1. Voir par ex. *Let. Préf.*, AT IX, 13-14.

2. Voir dans ce volume la contribution de D. Rabouin.

3. Sur le contexte intellectuel de cette exclusion, voir R. Ariew, « Descartes and the Tree of Knowledge », *Synthese*, 92, 1992, p. 111-113, qui compare la position cartésienne sur la place et la fonction des mathématiques dans la philosophie naturelle avec celles de différents auteurs jésuites et médiévaux.

4. Voir en ce sens, sans être absolument explicites toutefois, *Burman*, AT V, 160 et 146 (éd. Beyssade p. 72-73 et 16) et les distinctions établies entre les *Essais* qui suivent le *Discours* in à ***, 27 avril 1637, AT I, 370.

5. AT VII, 65 ; VIII, 78.

6. *À Mersenne*, 27 juillet 1638, AT II, 268.

7. Parmi les principaux : *DM I*, AT VI, 8 ; à *X*, août 1638, AT II, 347-348 ; à *** [*Hyperaspistes*], août 1641, point 3 ; *VI^e Réponses*, point 5 ; *Princ.* I, 25 ; I, 76 ; IV, 207 ; *Burman*, AT V, 176 (trad. Beyssade p. 138).

8. *De l'utilité de la croyance*, 11 (BA VIII, 268-269) ; *Rétractations*, I, 14, §3 (BA XII, 357-359).

9. AT VII, 216 ; IX, 168-169.

[*domaine de la philosophie*], nous le devons à la raison ; ce que nous croyons [*il s'agit de la croyance religieuse, donc du domaine de la théologie*], nous le devons à l'autorité ».

En philosophie, nous devons donc user de notre raison, cette « lumière naturelle » constituée des instruments de réflexion dont tous les hommes sont dotés mais que seuls les plus rigoureux parviennent à utiliser de façon correcte, alors qu'en matière de théologie il faut se laisser guider par la lumière surnaturelle, de droit accessible à chacun quelles que soient son intelligence et ses capacités intellectuelles, proposée par la révélation et les autorités compétentes pour l'interpréter¹. Le philosophe acceptera donc les seules propositions claires et distinctes tout en rejetant les arguments d'autorité et le poids des traditions intellectuelles là où le théologien et le croyant ajouteront au contraire foi à la tradition et assentiront fermement à des énoncés intellectuellement mal éclaircis, voire obscurs, comme le sont les « mystères ».

Cette distinction ne vise pas à critiquer ou à dévaluer la théologie, que Descartes considère comme une activité légitime et utile en son ordre. Il lui importe en revanche d'établir qu'elle est fondamentalement différente de la philosophie. De même, les distinctions cartésiennes n'interdisent nullement qu'un philosophe soit aussi un chrétien, un « croyant² », ni qu'un discours philosophique porte sur des objets dont la théologie se préoccupe également, comme Dieu ou l'âme³. Mais si de telles intersections des champs philosophique et théologique sont envisageables, il faut garder à l'esprit que les procédures de réflexion et les domaines de compétences du philosophe et du théologien ne sont pas identiques :

« ... *Il y a trois genres de questions qu'il faut bien distinguer. Certaines [choses] en effet ne sont crues que par la foi, comme le sont le mystère de l'Incarnation, la Trinité, et d'autres semblables. D'autres, bien qu'elles regardent la foi, peuvent pourtant être recherchées par la raison naturelle ; parmi elles, les théologiens orthodoxes ont coutume de recenser l'existence de Dieu, et la distinction entre l'âme humaine et le corps. Et enfin d'autres ne concernent en aucune façon la foi, mais seulement le raisonnement humain, comme la quadrature du cercle, la façon de fabriquer de l'or, et d'autres semblables. Mais ils abusent des paroles de la Sainte Écriture, ceux qui,*

1. Du point de vue catholique qui est celui de Descartes, il s'agit par exemple des Conciles et des décisions du magistère.

2. On trouve sous la plume de Descartes l'expression « philosophe chrétien » (au pluriel : *christianis philosophis*, AT VII, 3 ; IX, 5) ; en revanche, il ne parle jamais à notre connaissance de « philosophie chrétienne ».

3. On parlerait aujourd'hui de théologie spéculative, rationnelle ou naturelle. Mais Descartes n'emploie pas ces expressions, réservant en général le terme de théologie pour désigner ce que nous appellerions aujourd'hui la théologie positive, l'étude des textes révélés et de ce qu'ont dit à leur sujet les autorités compétentes pour les interpréter (à *Mersenne*, 15 avril 1630, AT I, 143-144).